

MONTRÉAL, 29 SEPTEMBRE 1900

MON CANTON

V

PUBLIE PAR LA  
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"  
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

CONCOURS DE NOUVELLES CANADIENNES

Le 3ème concours du MONDE ILLUSTRÉ devra être aussi populaire que les précédents. Nos lecteurs se recrutent parmi la classe qui aime la bonne et belle lecture. Un grand nombre d'entre eux ont de réelles dispositions pour la littérature et s'ils n'écrivent pas c'est qu'ils n'ont pas d'encouragement. Nous voulons connaître ceux qui ont du talent. C'est pourquoi nous consacrons ce concours aux œuvres en prose d'abord.

Douze prix seront accordés.

1er prix : une médaille d'argent ; 2ème prix : un an d'abonnement ; 3ème prix : 8 mois d'abonnement ; 4ème prix : 6 mois d'abonnement ; 5ème prix : 4 mois d'abonnement ; sept autres prix de trois mois d'abonnement chacun.

SUJET ET CONDITIONS

Sujet : Une nouvelle canadienne, historique ou non ne dépassant pas quatre colonnes de notre journal.

Le concours s'ouvre le 1er octobre 1900.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 17 novembre exclusivement. Ils devront porter le nom et l'adresse de l'auteur. Ils seront jugés par trois personnes compétentes et complètement désintéressées.

Les manuscrits primés deviendront la propriété du MONDE ILLUSTRÉ. Les autres seront rendus s'ils sont accompagnés des timbres nécessaires pour l'affranchissement.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES  
D'AMATEURS

Ce concours se termine le 30 septembre courant. Les amateurs pourront nous faire parvenir les photos jusqu'à cette date. Nous ferons connaître la décision des juges le plus tôt possible.

NOTES ET IMPRESSIONS

Je ne sais pas de condition plus défavorable pour la pureté de l'âme que la saleté physique. — MME BEECHER STOWE.

Une chose plus vide et plus creuse que le buste de plâtre ou de bronze qu'on inaugure, c'est souvent la gloire du héros. — G.-M. VALTOUR.

La tendresse et la fierté : deux nobles sentiments qui font souvent d'un cœur le réceptacle de la souffrance. — LINETTE DES COLIBRIS.

Laisse arriver tous les désenchantements, laisse tomber les restes des illusions de la jeunesse qui te couronne encore. Ces désastres sont le pain quotidien de la vie. Courage, ô voyageur ! cette tempête qui soulève les ondes et qui emporte à chaque effort quelque chose du navire, ne fait pourtant que le pousser plus vite au port du salut. — LOUIS VEUILLOT.

Ai-je bien esquissé la physionomie un peu étrange de ce petit coin de terre où se sont écoulés les premières années de mon existence ?

Si j'ai réussi, c'est plutôt une évocation qu'un portrait, car à vrai dire l'original n'existe plus.

Un vent de désolation et de décrépitude a soufflé par là.

Les rails du Grand-Tronc et de l'Intercolonial ont fait ici plus que dépoétiser, ils ont ruiné.

On passe là, on ne s'y arrête plus.

Ce qui fait généralement le progrès ailleurs n'a apporté ici que décadence et destruction.

Les éléments n'y sont pas étrangers, du reste. La haute falaise s'est dénudée, elle a perdu la toilette de frondaison qui l'empanachait ; ce n'est plus qu'un long rocher chenu où pendent encore quelques troncs rabougris émergeant par-ci par-là à travers des bouquets d'arbustes rachitiques.

Les grands noyers dont, à l'automne, nous lapidions les crêtes toutes chargées d'étoiles vertes, aussi savoureuses que difficiles à atteindre ; les beaux érables dont, au printemps, nous percions le flanc pour en extraire la sève au goût de miel ; les pins gigantesques qui couronnaient les hauteurs et dont les silhouettes m'étaient si familières, tout cela est tombé sous les coups de vent ou sous la cognée des bûcherons.

Que voulez-vous ? cela se vend si bien, le bois de chauffage !

A peine si quelques vieux ormes bordent encore la route, disséminés çà et là, semblables à ces vieillards isolés qui ont vu leurs contemporains disparaître tour à tour autour d'eux.

Le canton s'est dépeuplé. Les maisons se sont écroulées de vieillesse, ou ont été rasées par des incendies. Presque toutes celles qui sont restées debout ont l'air de se pencher pour tomber de moins haut ou ne sombrer que petit à petit.

Le château Patton n'est plus ; on n'aperçoit à travers les hautes futaies du parc que des restes de fondations éparpillés parmi des touffes de végétation inculte et sauvage.

Seule, la maison où je suis né s'est conservée intacte — malgré ses soixante et deux ans d'existence — avec sa voisine, la demeure des Houghton, dont j'avais un jour fait le siège, comme je l'ai raconté précédemment, avec une bombe de ma fabrique.

Le foyer paternel ! Toujours élégante et propre l'ancienne maison. Elle est maintenant habitée par une aimable famille, qui montre avec complaisance le petit coin où ma mère dodelinait mon berceau — mon ber, comme on disait alors : une expression de Bretagne et de Normandie, qui, elle aussi, est allée rejoindre les vieilles lunes et les neiges d'antan.

Cette maison fut longtemps la propriété et la demeure d'un monsieur Young, un cousin de sir John A. Macdonald. Le célèbre homme d'Etat y est venu passer plus d'une quinzaine, pour se reposer de ses travaux et secouer un peu les soucis de la vie publique.

J'ai visité les lieux tout récemment avec une personne de ma famille. Arrêté avec émotion sur le seuil de la porte, je me suis revu tout enfant, en petite robe, assis à côté de mon chien *Chasseur* qui me cassait des avelines, en laissant tomber délicatement l'amande dans mon tablier.

Je me suis retrouvé le coude appuyé sur l'allège de la fenêtre, rêveur, à suivre du regard le nuage ou le flot dorés par le soleil couchant.

J'ai revu — oh ! comme s'ils eussent été là — le rouet de grand-maman, la berceuse de ma mère, le fauteuil de mon père, avec la table où il s'accoudait pour nous chanter des cantiques pendant les vêpres du dimanche, le grand christ jauni devant lequel nous

nous agenouillions pour faire la prière du soir en famille...

Souvenirs ineffaçables ! comment les choses peuvent-elles être en même temps si loin et sembler si près ?

O passé, sombre à tout jamais dans l'abîme sans fond que le temps creuse derrière nous, à quels mystérieux rappels n'obéis-tu pas quelquefois !

Chère bonne vieille maison, témoin de mes premiers vagissements, de mes premiers jeux, de mes premiers rêves, de mes premières larmes, nous avons vieilli tous les deux ; mais quand tu t'affaisseras sous le poids de l'âge — c'est le sort commun des hommes et des choses — je n'aurai pas à te pleurer, car j'aurai succombé longtemps avant toi, comme mon père, hélas ! qui t'a construite et dont tu as longtemps abrité la vie calme et laborieuse.

Oh ! oui, tout est bien changé dans mon canton.

Plus de troupes d'enfants tapageurs jouant à la toupie ou parcourant la rue en escouades triomphales.

Plus de réunions joyeuses aux abords du four à chaux dont la gueule de fournaise ardente plaquait de reflets rougeâtres sa coupole de grands arbres, pendant que les conteurs provoquaient les éclats de rire ou mettaient la pâleur aux fronts.

Plus de longues chaloupes attérisant au rivage, en soulevant et en laissant retomber leurs volées de rames, comme les ailes géantes d'un oiseau fantastique.

Plus de lourds trois mâts ni de bricks coquets ancrés au large, radieux sous leur ceinture de faux sabords, leurs pavillons aux drisses et leurs voiles moitié carguées séchant aux antennes.

Plus de vastes jangadas toutes pavoisées de chemises rouges et dentelées de cônes blancs, comme un campement d'armée en campagne.

Plus de chants lointains sur l'eau — refrains alertes cadencés sur le vol des avirons, ou mélodées monotones des matelots penchés sur les cabestans.

Les échos ne nous apportent plus le bruit régulier des fléaux, si doux dans l'atmosphère sonore des calmes jours d'hiver, les cultivateurs d'en-haut ne battant plus leur grain qu'à la machine.

On n'entend même plus la stridulation des écureuils, pauvres petits affamés, émigrés sans doute à la suite des noix et des noisettes.

Tout cela est remplacé par des rails, des poteaux de télégraphe, des sifflets de locomotive et des convois de lourds wagons roulant avec un bruit énorme de vapeur et de ferrailles !

Rien de mélancolique comme cette poésie mourante, écrasée sous le poids du prosaïsme poussif.

Rien de triste comme cet effondrement partiel, au centre du mouvement progressif de notre âge.

Que voulez-vous, pour les localités comme pour les individus, la vie est une course au clocher : malheur à celles qu'une entorse arrête en route !

C'est égal, cette récente visite au vieux canton, au vieux foyer, m'a profondément ému, et quand j'ai tourné le dos au toit où j'ai reçu le jour, comme disaient nos pères, je me suis rappelé ces vers du doux et sympathique poète breton, Théodore Botrel :

Et, tout secoué de sanglots,  
J'ai tiré doucement la porte ;  
Et, tout secoué de sanglots,  
Sur le seuil j'ai gravé ces mots :  
" C'est ici que git le meilleur  
De ma jeunesse à jamais morte,  
C'est ici que git le meilleur,  
Le plus pur lambeau de mon cœur ! "

LOUIS FRÉCHETTE.

Tous les soirs, je me couche en homme qui a réglé ses comptes avec la vie, et le lendemain je me lève avec l'ardeur de celui qui a des dizaines d'années de travail à accomplir. — MAURICE JOKAI.